



**NOUS SOMMES DES
BLOUSONS NOIRS
pourquoi ?**

Jean Maquet a recueilli au Pré-Saint-G



Saint-Gervais la confession des adolescents en colère



Faut pas nous en vouloir, disait-il, ce soir on est occupés. Il y a du « baston » par là.

— Du baston ?

— Oh ! rien, un petit règlement entre Titine et Moimoinne.

— Où ça ?

— Par là, sur les fortifs. Mais vaut mieux que vous attendiez là, ils ne vont pas tarder.

Nous attendimes donc. Nous, les trois envoyés de « Match », rongions notre frein en mangeant des œufs durs. C'était sur la place du Pré-Saint-Gervais, au nord de Paris, dans un bistrot du coin semblable à tous les bistrot du coin : néon, formica, zinzin, juke-box, serveuse platinée. Nous avions rendez-vous avec un des grands problèmes de cette époque : les blousons noirs. Nous en attendions une dizaine. Il n'en était venu qu'un : celui-là, qui nous faisait gentiment comprendre qu'il valait mieux, pour nous, manger des œufs durs que d'aller voir ce qui se passait « par là » — que le « baston » est un sport que les blousons pratiquent sans témoin. Au reste, comme il le disait, les autres ne tardèrent pas.

Ils arrivèrent tout à coup, tous à la fois, emplissant le bistrot de leur turbulence, ravis de nous trouver là, mais furieusement excités. Surtout Titine.

Présentons Titine, qui est déjà pour nous une vieille connaissance : dix-sept ans, imberbe, mince et flexible, avec de longs cheveux blonds et plats, des yeux couleur de bleuets, un visage qui sera un jour osseux. Pas costaud, mais « nerveux » d'après ses copains. Père métallo, mère ménagère. Son dernier métier : peintre au pistolet. Chômeur depuis six mois. C'est le chef de la bande. Pardon : les blousons noirs de la mairie du Pré-Saint-Gervais n'ont pas de chef. Disons que Titine est une autorité. Pour le moment elle est dans tous ses états, l'autorité. C'est qu'elle a cherché Moimoinne « par là » et qu'elle ne l'a pas trouvé. Où est-il donc ce dégonflé de Moimoinne ? Brusquement, Titine nous jette :

— Bougez pas, je reviens !

AU CŒUR DU PROBLÈME

UN SOIR DE « BASTON »

Un émissaire est venu lui apprendre que Moimoinne était là, qui l'attendait. Il est parti en coup de vent, comme il était

venu, suivi d'une moitié de la bande. L'autre moitié a préféré rester avec nous. Elle nous entoure, prête — c'est promis — à répondre à toutes nos questions. C'est ainsi que nous nous trouvons, un soir de « baston », en plein cœur du problème.

Ce problème, deux traits remarquables le caractérisent dès le premier examen. D'abord il est universel. Blousons noirs en France, teddy boys en Angleterre, halbstarcken en Allemagne, shunna folke en Suède, anderupen au Danemark, hooligans en Pologne et en Russie, boogies and widges en Australie, taioroku au Japon, etc., ce sont, aux nuances nationales près, toujours les mêmes, les mêmes jeunes en proie au même mal du siècle.

Ensuite, ce problème est chaque jour un peu plus aigu — en France comme partout. Remarquons d'ailleurs à ce sujet que la France est loin d'être la plus mal partagée. Les voyageurs qui ont eu l'occasion de se frotter aux blousons noirs d'Angleterre ou d'Allemagne, ont nettement l'impression que les nôtres sont moins durs, moins désespérés, sans doute plus récupérables. Les statistiques confirment cette opinion. C'est en France que le taux de la délinquance juvénile reste le plus faible. Mais il n'en reste pas moins que le problème, quoique avec un certain retard, s'aggrave en France tout autant qu'ailleurs. Et cela aussi est confirmé par les statistiques.

Ainsi, en 1954, sur 5 565 000 mineurs de huit à dix-huit ans, 13 504 sont passés devant les juges pour enfants. En 1958, 18 900 sur 6 352 000. Autrement dit, en quatre ans, alors que la population juvénile augmentait de 17 %, la délinquance juvénile augmentait de 30 %. Pour les années 1959 et 1960, les statistiques ne sont pas encore établies mais, en partant des courbes d'accroissement, on estime au ministère de la Justice que le nombre des délinquants jugés a été de 23 000 l'an dernier et qu'il atteindra 30 000 cette année ; que 50 % de ces délinquants proviennent de bandes, et que le nombre de jeunes de moins de dix-huit ans actuellement groupés en bandes atteint 45 000.

Si l'on pense aux plus de dix-huit ans (dix-huit à vingt et un), mêmes données : 12 980 ont été jugés en 1954, 24 000 en 1958 et, vraisemblablement, le nombre atteindra 60 000 cette année.

POUR
VAINCRE
LA GRANDE PEUR
D'ÊTRE SEULS
ILS VONT



La solitude du terrain vague lui a fait acheter son blouson

AU DEVANT
DES HORIONS
ET TUENT LE TEMPS
A COUPS DE
"TILTS"

En réunissant les moins de dix-huit ans et les moins de vingt et un ans, cela donne en 1960 100 000 jeunes de plus qu'il y a quatre ans, qui sont groupés en bandes et considérés soit comme délinquants, soit comme « pré-délinquants ». Au total, environ 400 000.

Certes, ces chiffres sont effrayants. Mais comme tous les chiffres ils sont susceptibles de nous abuser. Ainsi, depuis 1958, on note 30 000 délits de vagabondage, et un seul meurtre. La délinquance est donc un terme vague. Plus vague encore la pré-délinquance : est pré-délinquant tout individu présumé plus susceptible qu'un autre de devenir délinquant.

Quoi qu'il en soit, actuellement si un délinquant sur deux seulement appartient à une bande de blousons noirs, tous les blousons noirs sont considérés comme des pré-délinquants. Les blousons noirs, les voici. Nous les avons choisis au hasard. Sur le trottoir du Pré-Saint-Gervais, l'un de nous en a abordé un, qui s'est méfié d'abord — il le prenait pour un policier — puis s'est dégelé lorsqu'il a été convaincu d'avoir affaire à un journaliste. Celui-là nous a présentés à la bande, laquelle nous a accueillis cordialement.

JOSIANE, DIX-SEPT ANS, COIFFEUSE DANS LE QUARTIER

Moyenne d'âge : seize ans. Des joues sur lesquelles le rasoir n'a jamais passé. Des regards francs, des visages ouverts. Autant ils semblaient méfiants au premier abord, autant ils sont confiants à présent. Ils sont visiblement contents de parler, de s'expliquer, d'en avoir trouvé l'occasion. Fiers d'être des blousons noirs, en même temps ils se plaignent d'être des incompris. Ils voudraient qu'on les comprenne. Très bien, nous sommes là pour ça. Commencez donc par nous expliquer le coup de baston de ce soir.

— C'est à cause de Josiane.

Josiane, dix-sept ans, est coiffeuse dans le quartier. Elle a des yeux verts, en amande, des lèvres bien dessinées, une rangée de dents minuscules et serrées, bref, elle est jolie. Josiane, c'est la bonne amie — ici, on dit la « grosse » — de Titine. Or voilà que dimanche, alors que toute la bande était au café des Sports, et que Moimoinne le savait, ledit Moimoinne rencontre Josiane sur le chemin du café et lui dit : « Y a personne, ils sont tous partis. »

— Où ? demande Josiane.

— A Montlhéry. Ils sont allés essayer les engins (les « engins » dont ils sont tous fanatiques, ce sont les pétroleuses de 49 cm³).

— Les vaches, ils auraient pu me le dire.

— J'ai une surbroum chez un copain. Viens !

Mais Josiane refuse. Le beau Moimoinne, un brun frisé, elle le voit venir, avec son blouson noir, son gilet de cuir noir, et sa chemise rouge. Moimoinne s'est mis pour rien sur son trente-et-un.

Il n'y avait pas là matière à baston. Ils en sont tous d'accord. Titine lui-même nous l'a confirmé tout à l'heure. Pourtant, à cette heure, au fond d'une impasse sur les fortifs, les deux garçons sont en train de se battre. Pourquoi ? Parce que des tiers s'en sont mêlés, comme toujours. Le bruit a couru que Titine cherchait Moimoinne et inversement, et les deux garçons qui ne cherchaient personne se sont trouvés. Et puis, « un baston, comme dit Titine, ça

évitait de s'expliquer en paroles... c'est plus simple ».

Et ça fait passer le temps. Un baston, c'est une soirée tuée.

Je commence à comprendre le secret des blousons noirs. *Primo*, ils s'ennuient, *secundo*, ils ont besoin de se sentir virils. Cela donne le baston — c'est-à-dire le règlement de comptes à main nue « entre hommes », et, de temps en temps, la « fritte », c'est-à-dire la bagarre générale contre la police, contre les Nord-Africains, contre les communistes ou contre les « Jeunes Nations » selon l'occasion — et, dans ces cas-là, pas toujours à main nue. Bref, la violence.

UN ESPOIR : EN SORTIR

SE MARIER, SE RANGER

La violence gratuite, pour passer le temps, par exubérance juvénile, par désir de se montrer brave et viril. Et l'on serait presque tenté de parler de violence saine, si tout de même ce n'était là un fort paradoxe.

Il est pourtant de fait que l'ambiance qui règne dans ce café des Sports n'est pas malsaine. Les blousons noirs, ce n'est pas le « milieu ». Ces jeunes gens sont tout au plus égarés, ils ne sont pas vicieux. Ils vivent en bandes, certes, mais ce mot de bande est trompeur. On pense aux bandes de gangsters. Une bande, dans ce sens-là, est un nombre précis d'individus réunis dans le dessein précis de commettre des délits. Les membres de ces bandes sont des complices.

Les membres des bandes de blousons noirs, dans l'immense majorité des cas, ne sont que des copains. Il faut insister sur ce point. Il serait on ne peut plus néfaste, et pour tout le monde, que le public se fasse du blouson noir une idée trop noire. La plus grande maladresse qui puisse être commise, ce serait d'enfermer ces égarés dans leur mauvaise légende, dans une légende maudite. Le problème des blousons noirs est grave : il n'est pas encore tragique.

Tous les soirs, dans le café des Sports, ils se retrouvent une dizaine, tantôt plus, tantôt moins, pas toujours les mêmes. Ceux-là forment le noyau de la bande. Le dimanche, ils sont davantage. Les soirs de « fritte » encore plus. Trente ou quarante parfois, eux-mêmes ne savent pas au juste. D'ailleurs, au Pré-Saint-Gervais, il y a trois bandes, celle de la mairie, celle de la poste, celle du quartier Louis-Blanc, quatre si on compte celle du tabac. Trois ou quatre bandes qui parfois se battent entre elles, ou parfois n'en font qu'une, et c'est pareil à Pantin, à La Courneuve, partout.

— Au fond, dit Gérard, un blond de dix-sept ans, menuisier, au beau visage complexé, la bande, c'est tout Paris.

— Pourquoi l'es-tu joint à la bande ?

— On ne peut quand même pas aller au cinéma ou au patin à glace tout seul. On s'ennuie moins quand on y va avec les copains.

— Mais les soirs où il n'y a ni cinéma ni patin à glace ?

— C'est pareil. Tout seul, on s'ennuie. En bande aussi on s'ennuie, d'ailleurs, mais c'est plus facile à supporter.

Sur ce point, ils sont unanimes. Ils s'ennuient. Ils sont incapables de rester seuls. La bande, cette bande fluctuante, c'est ce qui les délivre de leur solitude, leur donne l'illusion d'une fraternité, et sans doute, pour beaucoup d'entre eux, d'une famille. Ils ne lui en demandent pas plus. Ils ne forment pas des bandes dans un but déterminé ; comme on

forme une équipe de football, mais tout simplement pour être en bande.

— Tu a dix-sept ans, maintenant. Un jour tu en auras vingt, vingt-trois, seras-tu toujours de la bande ?

— Oh ! non, bien sûr.

— Pourquoi ?

— Forcément, à dix-neuf, vingt ans, on se ralentit. Puis il y a le service. Et puis, on se marie ; alors, c'est fini, la bande.

Le voisin de Gérard, un petit brun, élève d'une école technique (le seul étudiant) et qui veut être ingénieur, dit :

— La bande, ça n'a qu'un temps.

Dans sa bouche, c'est une certitude. Il sait, quant à lui, qu'il va en sortir, et bientôt. Dans la bouche de Gérard « en sortir, se marier, se ranger », cela sonne plutôt comme un espoir, un espoir sincère, profond, mais encore environné d'incertitude et, à en juger par l'expression de son regard, d'une certaine angoisse. Ils citent des exemples de copains qui sont partis, qui sont mariés. On les rencontre encore, on est toujours copains et même, en cas de coup dur (par exemple en cas de « fritte » avec les « Schmitts », c'est-à-dire avec la police), on va leur demander un coup de main qu'ils donnent volontiers. Mais enfin, sans avoir rompu, ils ne viennent plus se mêler aux autres. Ils sont tout naturellement sortis de la bande. Ils sont sortis de la pré-délinquance.

Il est 20 h 30, Gérard finit son verre de bière et se lève.

— Je vais manger et me coucher.

— Déjà !

— Eh ! c'est que demain, on bosse.

Gérard. Pas de père. Un beau-père, avec lequel il ne s'entend pas. Avec un tout petit peu de chance, il n'aurait jamais été blouson noir. On n'a aucune peine à se le représenter en uniforme de boy-scout.

REGLEMENT DE COMPTES

TITINE CONTRE MOIMOINE

Roger, dix-neuf ans, fils d'une épi-cièrre du quartier. A mis son père à la porte parce qu'il battait sa mère. Se flatte de pouvoir vivre sans travailler. Mais travaille. Il est teinturier.

En fait, tous travaillent, mais il semble qu'ils aient tendance à changer souvent d'emploi. Tous sauf Titine, depuis six mois. Pauvre Titine. Tout à l'heure, un témoin du combat est revenu nous donner de ses nouvelles. Titine avait le dessous. Le témoin rapportait son blouson noir, qu'il avait perdu au cours de la bataille. Il donnait aussi des détails. Dans la nuit des fortifs constellée de mille et mille fenêtres des H.L.M. voisins, les deux combattants, debout, s'étaient regardés, gênés.

Moimoinne commença :

— Il faut bien qu'il y en ait un qui commence, dit-il, et en même temps il lança son poing à la figure de Titine qui encaissa sur le coin de l'œil, alla au tapis et, depuis, demeura incapable de se relever. Le baston continua par terre.

Enfin Titine en personne reparut. Rouge, ruisselant de sueur, les yeux meurtris, la peau écorchée. Suivi presque aussitôt de Moimoinne, tout aussi rouge et meurtri. Ils burent une bière ensemble, en essayant de se remémorer les diverses phases du combat, en convenant qu'ils n'avaient eu aucune raison de se battre, qu'ils n'avaient pourtant pas pu faire autrement, en s'exprimant l'un à l'autre, sobrement, leur estime mutuelle. Puis Moimoinne, ayant salué toute la compagnie d'un sonore « Ciao », rentra se coucher. Alors Titine nous re-

vint, calmé, serein, attentif à nos questions, faisant un gros effort de réflexion pour nous répondre.

Pour lui aussi, l'explication de la bande, c'est l'ennui.

— Et pourtant, dit-il, de l'ennui elle n'est pas le remède. A quoi ça sert, la bande ? A discuter de ce qu'on va faire le lendemain. Mais des fois on discute toute la semaine pour savoir ce qu'on va faire le dimanche, et puis le dimanche, à trois heures de l'après-midi, on est encore là à se le demander et, finalement, le dimanche est passé et on n'a rien fait.

— Pourquoi ne travailles-tu pas ?

— Moi, je voudrais bien. Surtout que ma mère commence à la trouver mauvaise. « Fainéant, qu'elle m'a dit, si tu ne trouves pas de boulot, je t'amène chez les flics, ils s'occuperont de toi. »

— Et ton père, que dit-il ?

— Mon père, il ne dit rien.

— Alors tu préfères ton père.

— Eh non ! je préférerais qu'il dise quelque chose. Mais c'est son genre comme ça. (Il faut préciser que le logement des parents de Titine se borne à une seule pièce.)

— Je ne suis pas un fainéant, dit-il, je cherche du travail. Mais on me propose toujours des boulots pourris, des boulots où on vous dit : « Fais ci, fais ça. » Moi, je voudrais un boulot où je pourrais vraiment faire quelque chose. Ma dernière place, c'était peintre au pistolet, ça me plaisait bien. Je n'avais même pas le droit. Je n'avais pas l'âge.

— Parce que c'est malsain ?

— C'est ça. Mais moi, ça me plaisait bien, parce que je barbouillais à mon idée avec mon pistolet, j'étais content. Ce n'était pas que je gagnais gros. Trente-deux mille francs par mois. Mais ça me plaisait bien.

— Alors pourquoi as-tu quitté ?

— C'est à cause du chef d'atelier. Je ne lui revenais pas. On avait des mots. Un jour on a failli se bastonner. Mais comme il était plutôt carré, je me suis dégonflé, j'ai peut-être eu tort... En tout cas, après, j'ai été trouver le patron, et je lui ai dit qu'il fallait que je quitte, vu que je m'étais dégonflé. Notez que le patron voulait me garder. Mais je ne pouvais pas. De quoi j'aurais eu l'air devant le chef d'atelier ?

TITINE FERU D'HONNEUR

COMME UN VRAI HIDALGO

Et voilà Titine, blouson noir, et pourtant par certains côtés, sympathique en diable. Pré-délinquant ? ou Robin des Bois des faubourgs ? Telle était la question que je me posais à son sujet — le plus sérieusement du monde. Car je ne voyais pas l'ombre d'un vice chez ce garçon, pas la moindre arrière-pensée, pas de méchanceté. Avec cela, féru d'honneur comme un hidalgo. Alors ?

Alors Titine, c'est Titine, ce n'est pas tous les blousons noirs. Comme la bande de la mairie du Pré-Saint-Gervais n'est pas toutes les bandes. Il y en a de plus dures, de plus engagées dans la délinquance. Et dans chaque bande il y a des petits groupes moins recommandables qui agissent plus ou moins à l'insu des autres et que la solidarité de tous couvrent. Cependant ni Titine, ni sa bande (dans laquelle ne figure aucun délinquant comme dans 43 % des bandes) ne sont exceptionnels. Ils sont au contraire des blousons noirs « moyens », si l'on peut dire, et à ce titre parfaitement représentatifs.

Il y a quinze jours, dans un faubourg de Londres où, en voiture avec un ami, je m'étais égaré, je demandai mon chemin à un groupe de jeunes gens qui bavardaient sous un porche. L'un d'eux, très gentiment, me dit : « Par là, mon-

sieur. » Par là, c'était une impasse. Le temps de m'en apercevoir, de faire demi-tour, il n'y avait plus personne sous le porche. Blousons noirs.

Est-ce un délit que d'indiquer le mauvais chemin ? Non, ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Et mauvaises plaisanteries sont la plupart des délits de blousons noirs. Très mauvaises parfois... Mais il y manque presque toujours ce trait qui caractérise le vrai délinquant : l'intérêt, la préméditation. Les gens du milieu, les vrais, ne s'y trompent pas : ils n'aiment pas voir les blousons noirs empiéter sur leur terrain.

MEPRISABLE RESERVE

DE TROUPES DE CHOC

Les délits de blousons noirs sont gratuits. Ils commettent, à l'occasion, des larcins. C'est le plus souvent par défi. Ils sont d'ailleurs portés à piller, à saccager, plutôt qu'à voler, et toujours par défi. Pour un homme du milieu ce serait gâcher le métier.

Des armes, ils en ont parfois. Ils ont ce que la justice appelle « armes par destination » par opposition aux « armes par nature », c'est-à-dire des cailloux, des bâtons, des clés anglaises et les trop célèbres chaînes de vélo. En cas de « fritte » ils s'en servent... Quant aux vraies armes, aux revolvers notamment, ils en ont parfois. Un des copains de Titine possède un 22 long rifle. Pas question qu'il s'en serve. Il aurait trop peur de l'abimer. Il faut bien comprendre que, sauf exception, une arme « par nature » est pour ces jeunes garçons, gavés de mauvais films, un objet de culte, non un objet d'usage.

Dangereux, certes, ils le sont. Mais surtout dangereux à eux-mêmes. Et précisément parce qu'ils n'ont pas de préméditation, parce qu'ils sont disponibles pour l'aventure.

Il y a quelques jours l'un de nous attendait la bande à une bouche de métro. Il n'était pas seul. Il y avait aussi là un émissaire politique venu recueillir des bras pour une contre-manifestation. Ce soir-là la bande hésita et, finalement, préféra l'interview. Ce soir-là...

Voilà le vrai danger. Il vient quelquefois de l'intérieur. Une mauvaise plaisanterie qui a mal tourné, qui a tourné au délit caractérisé peut marquer la bande, lui faire prendre le mauvais virage. Même en forgeant on ne devient forgeron qu'à la longue ; tandis qu'on devient délinquant dès le premier délit, même si ce fut un accident.

Mais, le plus souvent, le danger vient de l'extérieur. Pour les extrémistes politiques, les bandes constituent une méprisable réserve de troupes de choc bénévoles. Les blousons noirs ne sont pas tellement dangereux aujourd'hui. Mais Dieu nous garde de troubles politiques qui leur donneraient l'occasion de l'être, le plus gratuitement du monde d'ailleurs, attendu qu'ils n'ont pas la moindre idée politique.

C'est, du reste, un trait qu'il convient de souligner, car il aide à comprendre en quoi la prolifération des blousons noirs est un phénomène original, particulier à cette époque.

On entend dire : « Mais il y a toujours eu des blousons noirs, il n'y a que le nom qui soit neuf. » C'est vrai en un sens, et même le nom n'est pas tellement neuf en ce sens qu'il y a eu, presque de tout temps, des bandes qui avaient un nom. Vers 1910, par exemple, il y a eu les « Saute-aux-Pattes » de la Glacière, les « Chevaliers du sac », les « Demi-Siphons de Ménilmuche ». De tout temps il y a eu des jeunes qui se dévoyaient, et même des fils de la bour-

A 90
KILOMÈTRES
A L'HEURE



SUR DES 49
CENTIMÈTRES CUBES
ILS SE CRÉENT
UNE AME
DE CHAMPION

geoisie qui se payaient du bon temps avant de se ranger.

Mais les blousons noirs de ce temps ont ceci de particulier qu'ils ne sont ni des bourgeois (en général), ni des crapes, ni des révolutionnaires. Ils ne volent pas plus par besoin, dans la plupart des cas, qu'ils ne vont à la « fritte » par conviction. Ni besoin, ni conviction, c'est cela qui est neuf. Et même ce nom de blousons noirs qu'ils portent, ils ne se le sont pas donné : le public le leur a donné. Ce n'est pas une raison sociale.

Et c'est ce qui rend ce problème si délicat, ce fléau si difficile à combattre. Il faudrait, à ce propos, pouvoir parler d'un certain nombre de héros obscurs, de saints de ce temps qui s'emploient désespérément, et contre les mauvais bergers dont nous parlions plus haut, à faire prendre aux bandes le bon virage. Mais ils estiment que parler d'eux risquerait de compromettre leur action. Ils ont fait vœu de discrétion. Le haut-commissariat à la Jeunesse et aux Sports, qui les connaît, commence à soutenir leur effort. Il leur a trouvé des crédits. Peu. Mais c'est des hommes qu'il faudrait trouver, des hommes non seulement dévoués — il n'en manque pas — mais en même temps compétents, habiles, inspirés. Pour sauver les blousons noirs, la bonne volonté ne suffit pas.

C'est que le problème est plus complexe qu'il ne peut paraître. On est toujours tenté — c'est un héritage du XIX^e siècle — d'expliquer la délinquance juvénile par les raisons sociales. Tout effet a une cause. La cause de la délinquance, c'est l'hérédité alcoolique, le taudis, la promiscuité de la misère, etc. Et c'est souvent vrai. Mais ce n'est pas toujours vrai. Qu'on vole parce qu'on a faim, cela se conçoit. Qu'un homme tue parce qu'un grand-père alcoolique lui a légué un grain de folie meurtrière, cela se conçoit encore. Mais tous les délits n'ont pas toujours des causes aussi claires, ou apparemment claires.

Ainsi, dans le cas des blousons noirs, il est bien certain que le fait d'habiter un logement trop petit, où les enfants sont témoins des mésententes familiales, est un vif encouragement à recourir aux ressources de la rue, et bientôt de la

bande. C'est, par exemple, un fait que 25 % des mineurs jugés pour vagabondage sont des enfants que leurs parents ont mis à la porte ou qui les ont fuis parce que la vie que ces parents leur faisaient n'avait de familiale que le nom. Ce sont d'autres faits que la plupart des jeunes délinquants sont issus de familles nombreuses (et donc presque toujours mal logées) ou de familles désunies. Enfin, c'est encore un fait, et très caractéristique, que 21 % des délinquants proviennent des « grands ensembles » (H.L.M. ou H.B.M.) alors que le nombre de personnes logées dans ces ensembles ne représente que 3,5 % de la population.

IL Y EN A AUSSI DANS

LES BEAUX QUARTIERS

Mais, cela dit, tous les blousons noirs n'habitent pas des H.L.M. ou des taudis, et tous ne sont pas abandonnés de leurs parents. Inversement, tous les enfants des H.L.M. et tous ceux qui n'ont pas tout le confort ou toute l'affection souhaitables ne sont pas des blousons noirs. Enfin, on pourrait croire aux causes sociales du phénomène si l'on voyait ce phénomène régresser à mesure que s'améliorent les conditions sociales. Or, ce n'est justement pas le cas. Les conditions sociales, quoiqu'elles laissent encore à désirer, se sont incontestablement améliorées depuis la guerre. Et, pourtant, c'est depuis que le nombre des blousons noirs s'est soudain prodigieusement élevé. Et, d'ailleurs, est-ce seulement dans les quartiers deshérités qu'on rencontre des blousons noirs ? On en trouve aussi dans les beaux quartiers. Moins nombreux peut-être, mais peut-être aussi moins innocents. Ceux-là on ne les voit pas errer le long des trottoirs, se tapir sous les porches. Ils ne hantent pas les terrains vagues. Et ils ne forment pas de bandes à proprement parler. Souvent, leurs groupes, formés à l'occasion de surprises-parties, ne durent qu'un soir, mais leurs mauvais coups n'en sont pas moins mauvais, tant s'en faut.

De sorte qu'on en arrive à ce paradoxe : améliorez les conditions de vie

des blousons noirs du faubourg, vous en ferez des blousons noirs de lycée. Certes, ce n'est là qu'un paradoxe. Mais peut-être fait-il toucher le fond du problème, à savoir que les raisons sociales, pour importantes qu'elles soient, n'expliquent pas tout, ou, du moins, qu'au-delà de l'aspect social proprement dit ce que le problème des blousons noirs met en cause, c'est notre civilisation même.

On ne peut, en effet, s'empêcher de penser que nos techniques, et par suite nos mœurs, bref les formes de notre civilisation évoluent vite, très vite, probablement trop vite. Le fait est que nous ne maîtrisons pas le courant qui nous emporte. Or, il serait bien étrange qu'un tel courant ne suscite pas de remous, de contre-courants, de contrecoups que nous ne pouvions prévoir et qui nous prennent au dépourvu. Non pas que rien n'ait pu permettre de les prévoir, après coup. Par exemple, après coup, il est pour le moins curieux de se souvenir qu'il y a quarante ans un André Gide ait pu dans ses romans donner — ô ironie, comme un idéal — le portrait d'un jeune homme d'une nouvelle espèce, que la gratuité, que la disponibilité caractérisaient. Il s'appelait Lafcadio.

Les Lafcadio ne couraient pas les rues à l'époque. Aujourd'hui, si. La rue c'est justement leur royaume. Seulement, il n'est pas certain que Gide, s'il vivait encore, les reconnaîtrait. Ils ne s'appellent pas Lafcadio, ils s'appellent Titine. Ils ne portent pas chapeau de castor, mais bottes de cow-boy. Ils n'ont pas lu tous les livres, en revanche ils ont vu tous les films, surtout les westerns. Leur gratuité, leur disponibilité sont moins sophistiquées. Ils sont moins brillants, c'est sûr.

Mais eux, ils existent. De jour en jour plus nombreux. Proliférant comme un cancer. Alors qu'il n'est pas honnêtement possible de dire qu'on entrevoit le jour où cette maladie des jeunes sera combattue efficacement. Peut-être disparaîtra-t-elle comme elle est venue, comme apparaissent et disparaissent les remous. On peut l'espérer, car ce n'est pas invraisemblable. Après tout, comme disaient les copains de Titine, « à la longue, on se ralentit, la bande n'a qu'un temps ».

J. M.

Sur de minuscules cylindrées, « moteur poussé » à l'atelier du copain, ils font des « chronos » avant la prochaine sortie à Montlhéry.



REPORTAGE HUBERT HERZOG FRANÇOIS GRAGNON ANDRÉ LEFEBVRE